

MARI INGRAT



Lui. — Tu sais que notre cocher s'en va !

Elle. — Comment cela ! Que lui as-tu fait ?

Lui. — Je l'ai froissé, en lui offrant quelques uns des cigares que que tu m'as donnés au jour de l'an.

LA MICARÈME D'UN AUVERGNAT

Lorsque, le lendemain de la Mi-Carême, en l'an de grâce 1876, Aristobule Plantureau regagna son domicile vers trois heures du matin, pour goûter un repos bien gagné, il était on ne peut plus satisfait de sa première soirée de plaisir dans la capitale, soirée qui s'était prolongée pendant la plus grande partie de la nuit, comme on vient de le voir.

Arrivé depuis six mois du fond de l'Auvergne à Paris pour aider dans son double commerce de charbonnier et de débitant, un sien oncle établi dans la rue de Clignancourt, à Montmartre, Aristobule, fort léger d'argent, mais riche de force et de santé, n'avait encore pris aucun moment de distraction ou de plaisir. Travailleur, rangé et économe, comme presque tous les fils de l'Auvergne, notre homme n'avait songé qu'à se mettre vite au courant de sa nouvelle besogne et à contenter par son travail son vieil oncle, — veuf sans enfants, — qui lui avait promis de lui faire sa position en lui laissant bientôt son fonds de charbonnier, car celui-ci songeait sérieusement à retourner au pays pour y jouir tranquillement du petit magot lentement amassé.

Lové de grand matin et aussitôt au travail, Aristobule était d'ordinaire au lit et dormait à poings fermés un quart d'heure après la fermeture de la boutique, ne songeant guère à suivre dans les lieux de plaisir les autres commis du quartier, avec qui il avait fait connaissance dans leurs visites quotidiennes au débit de son oncle.

Mais voilà que depuis quelques jours les jeunes habitués du débit avaient tant parlé des fêtes de la Mi-Carême, des splendeurs du bal de la *Boule Noire*, des joyusetés que l'un et l'autre se promettaient dans cette soirée de folie, que l'oncle Césaire avait été le premier à dire à son neveu :

— Eh bien ! mon garçon, pourquoi n'irais-tu pas au bal masqué, toi aussi ? Ce n'est point un mal de prendre un peu de bon temps quand on est jeune, à la condition, toutefois, de ne pas rechigner sur la besogne. Va, crois-moi, quand tu seras vieux il ne sera plus temps de t'amuser, et la vieillesse viendra encore trop vite.

Encouragés par les paroles de l'oncle, les jeunes gens devant qui elles avaient été dites avaient si bien insisté auprès d'Aristobule, qu'il avait promis de passer en leur compagnie cette bienheureuse soirée de la Mi-Carême. Et, cette promesse une fois faite, le neveu de l'oncle Césaire avait pris la résolution de s'en donner, ce soir-là, tant

et plus, et de s'amuser en une nuit pour tout une année. Un Auvergnat qui fait la fête, ne doit-il pas faire plus de folies qu'un Parisien ou un Gascon ? — Car il la fait moins souvent qu'eux.

Eh bien ! — chose rare pour un plaisir longtemps désiré et projeté ! — Aristobule Plantureau n'avait éprouvé aucune désillusion dans cette nuit de la Mi-Carême : il s'était largement et continuellement amusé, sans un moment de fatigue, sans un instant d'ennui. Mais aussi, quel déguisement original il avait eu la bonne idée d'accepter !

Pendant que ses compagnons choisissaient chez le loueur des costumes de Pierrot, d'amiral suisse, de chicard, l'un d'eux, lui montrant une peau d'ours, reléguée dans un coin, — ancien costume de théâtre, ayant jadis servi pour la bouffonnerie de *l'Ours et le Pacha*, — lui avait dit en riant :

— Tiens, Aristobule ;

inutile de chercher plus longtemps un costume qui te convienne. Voilà ton affaire. Jamais tu ne trouveras rien qui mieux, que cette peau d'ours, pour aller dans le monde.

Saisissant la balle au bond, notre homme emporta la fourrure et la tête de l'animal, au milieu des rires de l'assistance, sans avoir le moins du monde compris l'allusion à son caractère, qui les avait provoqués et qui les entretenait pendant toute une partie de la soirée.

Le déguisement d'Aristobule fut en effet une occasion de gaieté toute trouvée, pendant la promenade qui précéda l'entrée au bal. Les lazzi pleuvaient dru et sans relâche.

— Place ! Place ! criait l'un, à un ours qui fait son entrée dans le monde.

— Martin, lui disait un autre, tâche, mon garçon, d'être convenable au bal, si tu veux qu'on t'y conduise encore l'année prochaine.

Et un troisième, faisant de temps en temps arrêter la petite troupe, profitait du rassemblement qui l'entourait aussitôt pour débiter un boniment par lequel il faisait connaître au public les diverses aventures abracadabrantes par lesquelles avait, soi-disant passé leur compagnon poilu,

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES



L'amoureux. — Ce n'est pas franc ; vous me prenez en traître.

Le papa. — Que ça ne vous arrête pas. Seulement, j'ai à vous dire, que si vous voulez aller vivre chez les mormons, je vous passe tout le lot aux mêmes conditions.

VÊTEMENT DE RIGUEUR



Tom. — J'ai un discours à faire ce soir, au club. Vais-je mettre mon costume militaire ou ma redingote ?

Lucie. — Je mettrai un vêtement avec une queue.

Tom. — Pourquoi cela ?

Lucie. — Pour donner la chance à tes voisins de t'avertir quand finit.

avant d'avoir pu acquérir le bienfait inestimable de la civilisation. Ah ! il en avait dévoré des femmes et des enfants, avant d'être devenu un citoyen présentable sans muselière !...

Et cela continua tout le long des boulevards, et Aristobule Plantureau riait plus fort que les autres dans l'intervalle des grognements qu'il ne se laissait point de pousser le plus consciencieusement du monde.

Au bal, ce fut bien autre chose.

Tout d'abord, les mines effarouchées des danseuses, qui faisaient semblant d'avoir peur à son approche, réjouirent fort Aristobule, qui poussait alors de langoureux grognements pour corser la plaisanterie. Puis, dans les quadrilles, les gaucheries naturelle du danseur débutant passant pour une recherche étudiée et voulue à bien remplir son rôle d'ors, on riait, à se tordre, à tous les impairs que commettait notre homme.

— Que voulez-vous ? s'écriait-on : Un ours ne peut point être lesté et danser aussi bien qu'un singe ou un chicard. On te pardonne, Martin. Avec le temps, de la bonne volonté et des protections on fera quelque chose de toi, et, si tu continues à venir au bal, tu ne seras point condamné à demeurer concierge toute ta vie.

Ah ! oui, Aristobule Plantureau s'était amusé ! Tous ces costumes, la chaleur de la salle, le papillotement des lumières l'avaient d'abord étonné et lui avaient quelque peu fait tourner la tête. Mais il s'était vite remis d'aplomb et s'était aussitôt mis à l'unisson de la folie générale. Ce qu'il s'était tremoussé ! Ce qu'il en avait fait des sauts ! et poussés des grognements ! et avalés des verres de vin chaud ! — Car la chaleur, la poussière, les grognements, tout cela donne terriblement soif. — Ah ! oui, il s'était bien amusé, et l'oncle Césaire avait eu une riche idée de l'engager à aller au bal avec d'aussi gais compagnons ! Grâce à eux, on avait ri comme jamais on ne riait à Saint-Flour, où, cependant, on rit beaucoup quand on s'y met.

Voilà ce que disait Aristobule Plantureau en regagnant sa chambrette, au-dessus de la boutique de l'oncle Césaire, à trois heures du matin. On voit, par là, qu'il n'avait subi nulle déconvenue pendant toute la durée de cette joyeuse soirée.

Par exemple, il se sentait la tête lourde et les jambes quelque peu molles. Dame ! c'était la première fois qu'il assistait à pareille fête et, au sortir du bal, l'air frais de la nuit l'avait saisi de